

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 1 (1879)
Heft: 6

Artikel: Bulletin mensuel
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131320>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN MENSUEL

Beaucoup de nos lecteurs s'étant montrés satisfaits de la promenade que nous leur avons fait faire autour de l'Afrique, dans notre dernier numéro, nous les convions à la recommencer aujourd'hui. Aussi bien nous paraît-il avantageux d'adopter, pour notre *Revue du mois*, un plan constant, qui deviendra peu à peu familier à nos abonnés, et à l'aide duquel ils s'orienteront avec plus de facilité que si nous les promenions en zigzag au gré des événements. Nous nous proposons donc de suivre habituellement le même itinéraire, quitte à varier nos étapes. Les nouvelles de l'Afrique nous parvenant toujours de quelqu'un des points de son littoral, si nous en faisons le tour par eau, chacune de ses parties viendra naturellement solliciter notre attention et nous fournir un prétexte pour parler d'elle s'il y a lieu.

Faisons donc voile de l'Europe pour l'Algérie. Là, le premier journal qui nous tombe sous la main, l'*Indépendant* de Constantine, nous apprend que trois Français, MM. Fau, Foureau et Girard, se sont pris de passion pour le Sahara. Après être revenus plusieurs années de suite en touristes dans le sud des possessions françaises, il se sont décidés à se fixer dans l'Oued-Rir, où ils ont acheté des terres à 250 kilomètres au sud de Biskra. C'est la première fois que des colons européens s'installent aussi loin dans cette direction.

L'Oued-Rir, qui a Touggourt pour capitale, possède de nombreuses oasis, et le gouvernement français fait de grands sacrifices pour en accroître l'importance commerciale. C'est là surtout que l'on a multiplié les puits artésiens. Grâce à une augmentation de débit d'eau de 111,311 litres par minute, on y compte, de plus, qu'en 1856, 158,263 palmiers, 50,000 arbres fruitiers et 6055 habitants. L'Oued-Rir se trouve d'ailleurs sur l'un des tracés projetés pour le transsaharien, qui viendra peut-être lui apporter un nouvel élément de prospérité.

L'idée de construire un chemin de fer pour atteindre le Soudan au travers du grand désert, épousée déjà par des Anglais, des Allemands et des Français, l'a été aussi par des Italiens. Chaque nation paraît mettre son point d'honneur à être la première, sinon la seule, à accomplir cette grande œuvre, et il serait bien surprenant qu'une émulation aussi générale demeurât stérile.

Le projet italien est dû à l'ingénieur Leone Paladini. Partisan jadis d'un transsaharien passant par Biskra, il préconise aujourd'hui une

autre direction. Sa ligne partirait de Gabès, à l'angle sud de la Petite Syrte, et irait de là, à travers le massif du Hoggar, vers Kascena, Kano ou Sokoto dans le Soudan, c'est-à-dire vers la ligne de faite qui sépare le bassin du Niger de celui du lac Tchad. Ce serait un parcours d'environ 2800 kilomètres.

Quand les travaux seront commencés, nous toucherons à Gabès pour les voir, mais en attendant nous cinglerons directement de l'Algérie vers l'Orient, sans même nous arrêter à Malte, où plus tard nous aurons peut-être à visiter le collège pour les missions civilisatrices de l'Afrique centrale, que l'archevêque d'Alger se propose d'y fonder.

En nous rapprochant de la Grande Syrte, nous apprenons la malheureuse issue de l'expédition de Rohlfs, et la présence du voyageur allemand lui-même à Benghazi. On raconte que Rohlfs et le Dr Strecker, son compagnon, arrivés dans cette ville, avaient fait marché avec des Arabes pour être conduits et protégés jusqu'au but de leur voyage, c'est-à-dire jusqu'au Wadaï. Ils étaient parvenus à l'oasis de Koufara, lorsqu'on y apprit que le pacha turc de Benghazi avait fait jeter en prison trois cheiks arabes, sous prétexte de les obliger à fournir caution pour la sécurité des voyageurs, mais en réalité pour extorquer d'eux une bonne partie de la somme dont ils étaient convenus avec Rohlfs. Les Arabes de Koufara, à cette nouvelle, voulurent massacrer les deux étrangers, qui ne furent préservés de la mort que par le dévouement du cheik Kreim Bou-Baba et de ses fils ; mais tous les bagages de l'expédition, y compris les présents que l'empereur Guillaume envoyait au sultan du Wadaï, furent saccagés et pillés. On finit par permettre à Rohlfs d'envoyer une lettre au consul italien à Benghazi, M. Rossoni, qui après mille efforts arracha enfin au pacha la mise en liberté des cheiks emprisonnés. Dès que ces derniers furent de retour à Koufara, les Arabes relâchèrent Rohlfs et son compagnon, mais sans rien leur rendre ni de leur argent, ni de leurs effets.

Cet insuccès de la tentative de Rohlfs est d'autant plus regrettable, que le programme de son voyage au centre du continent, jusqu'aux régions inconnues vers lesquelles remontent, comme vers un centre commun, les bassins du Nil, du lac Tchad, du Niger et du Congo, promettait beaucoup¹.

Quelques informations sur une partie de ces pays nouveaux ont été

¹ Voir la carte jointe à notre premier numéro.

recueillies depuis peu, de la bouche d'un voyageur qui s'y était aventuré tout seul. M. Bohndorff, après avoir été au service personnel de Gordon pacha, s'enfonça à l'aventure, en remontant le cours du Bahr-el-Gazal, pour faire des collections d'histoire naturelle. Il a pénétré au sud du Dar Fertit, puis s'est dirigé à l'ouest et dit être parvenu jusqu'à une distance de 14 journées de l'océan Atlantique; mais cette indication doit être erronée; le voyageur, au surplus, n'avait pas des connaissances suffisantes pour faire des relevés exacts. Il a été arrêté dans sa marche par le cannibalisme des habitants; à son retour il a été dépouillé de tout ce qu'il possédait à Kalaka, près de Schekka, dans le Darfour, et au mois de mai dernier il est arrivé à Khartoum dans un dénûment absolu.

C'est principalement du côté du Nil et de la mer Rouge que l'on rencontre des explorateurs italiens. Dernièrement plusieurs jeunes gens de cette nation sont arrivés au Caire pour se rendre de là au Soudan. Un autre Italien, Mgr Massaia, vicaire apostolique des Gallas, établi depuis 1846 au Choa et en Abyssinie, est dans ce moment retenu prisonnier par le Negous à Debra Tabor, conjointement avec un missionnaire, le R. P. Louis de Gonzague, qui l'accompagnait. Le roi l'a appelé auprès de lui sous le spécieux prétexte de lui confier une mission diplomatique pour l'Europe, mais en réalité pour se débarrasser des missionnaires, qu'il aurait juré de chasser de son pays. Telle est du moins l'opinion du préfet apostolique d'Aden. Tout entretien avec l'évêque a été absolument interdit à M. Bianchi, membre de l'expédition commerciale milanaise, qui se trouvait sur les lieux. D'après M. Naretti, qui jouit de la confiance du roi Jean, Mgr Massaia ne court d'autre péril que celui d'être expulsé du royaume et renvoyé en Italie.

Bientôt les Espagnols viendront faire concurrence aux Italiens dans cette partie de l'Afrique, et chercher à leur tour à capter les bonnes grâces des souverains indigènes. Une mission espagnole est en effet chargée, par le roi Alphonse XII, de porter de riches présents au roi d'Abyssinie et à celui de Choa. A la tête de cette expédition se trouve le commandeur Albarguès, qui est déjà parti et attend en Égypte ses compagnons. Il fera bien de se hâter avant que la solution du conflit entre l'Abyssinie et l'Égypte soit remise au sort des armes. Bien que la paix, en effet, n'ait pas été définitivement rompue, les appréhensions sont aujourd'hui assez vives encore pour que l'Angleterre ait cru devoir envoyer une canonnière à Massaouah, afin d'y protéger ses nationaux.

Sortons maintenant de la mer Rouge et abordons les parages de l'océan Indien.

Le mois dernier nous avons dû quitter Zanzibar avant l'arrivée du courrier de M. Cambier, chef de la première expédition belge, aussi sommes-nous impatients d'y revenir pour savoir de ses nouvelles.

M. Cambier est arrivé heureusement à Masikamba, après un voyage lent et pénible. Masikamba, ou Karéma, est situé sur la rive orientale du Tanganyika, par environ 29° de longitude est, comptée du méridien de Paris, et 7° de latitude Sud. M. Cambier a obtenu du sultan de ce pays la concession d'un terrain de plusieurs centaines d'hectares, et l'autorisation d'établir une station à Masikamba. Il ne s'est décidé pour ce point qu'après avoir fait une reconnaissance préalable du pays. Il s'est d'abord rendu à Masikamba avec une caravane légère, laissant le gros de ses bagages à Simba; sa reconnaissance terminée, il est revenu à Simba, et c'est de là qu'il a écrit en date du 28 août.

La seconde expédition belge, accompagnée de M. Carter et des éléphants, était arrivée à Grand-Kanyényé le 20 septembre. Les éléphants ont parfaitement résisté à toutes les fatigues et à toutes les privations pendant la traversée du Marenga-Mkali, désert où l'eau manque absolument; ils sont restés pendant quarante-deux heures sans boire et pendant trente et une heures sans manger, marchant pendant vingt-sept heures et demie, chargés de plus de 1000 livres chacun.

L'attention du sultan de Zanzibar a été attirée dernièrement sur la partie la plus méridionale de ses États, la vallée de la Rovouma. L'importance de ce cours d'eau s'est accrue, depuis que l'on sait qu'il y a des mines de charbon le long du Liende, l'un de ses affluents méridionaux. Le charbon affleure dans les îles de cette rivière, mais pour le moment l'exploitation n'en serait pas lucrative, vu l'obstacle que mettent les rapides de la Rovouma aux transports par eau. La mine qui semble la plus riche est à 150 milles de la côte par terre.

Ce gisement de houille n'est pas le seul qui ait été signalé dans le sud-ouest de l'Afrique, et l'on peut entrevoir le moment où l'extraction et le commerce de ce combustible, ainsi que d'autres richesses minérales, se pratiqueront sur une large échelle dans cette région. Nos lecteurs se souviennent sans doute de ce que nous leur avons dit (n° 1, p. 21) des concessions obtenues par la Compagnie générale du Zambèze. Au Transvaal aussi le travail des mines pourrait être très fructueux. Un des promoteurs du chemin de fer qui doit relier le Transvaal à la mer, de Prétoria à la baie de Delagoa, disait, cette année même, à la Chambre de

commerce du Cap : « Dans tous les districts j'ai trouvé des minerais de fer, de plomb et de cuivre de fort bonne qualité, contenant de 70 à 90 % de métal; le plomb paraît parfois très argentifère. En outre j'ai découvert, en dehors des exploitations actuelles d'or, de grandes régions contenant du quartz aurifère des alluvions aurifères, ainsi que des minerais d'argent, de mercure, d'étain, de cobalt, de nickel, etc. » Il paraît qu'il y a aussi, d'après le missionnaire vaudois Berthoud, des régions contenant des bancs multiples et épais de houille de bonne qualité.

Mais pour que des entreprises industrielles se créent au Transvaal, il faut que la paix y règne, ce qui n'est pas le cas actuellement. L'effervescence causée parmi les Boërs par la persistance de l'Angleterre à renoncer à leur annexion, prend une tournure inquiétante. Un procès, dans lequel un des leurs était accusé d'avoir maltraité son domestique cafre, a fourni le prétexte d'une manifestation hostile, pour empêcher les juges d'intervenir dans les rapports des Boërs avec les Cafres. Des troupes ont été envoyées des colonies environnantes au Transvaal, et le commandant Baff a quitté Middlebourg, craignant pour sa vie. Il y a eu également des désordres à Potchefstroom.

La résistance aux Anglais n'a pas non plus cessé dans le Zoulouland. Malgré la convention dont nous avons reproduit le texte (n° 4, p. 69) le chef Secocoeni, roi des Bapedis et ancien vassal de Cettiwayo, a refusé de capituler, et malheureusement, il a fallu reprendre les hostilités contre lui.

Cela pourra retarder l'exécution des entreprises missionnaires, auxquelles il semblait que la paix avec les Zoulous allait ouvrir de nouveaux champs de travail. Les missions américaines en particulier sont toutes prêtes à profiter des occasions favorables qui se présenteront, pour s'établir plus solidement à l'intérieur et y pénétrer davantage.

Dans le pays des Bassoutos, le chef des Bapoutis, Morosi, qui avait profité de la guerre des Anglais avec les Zoulous pour se révolter contre l'autorité britannique, continue à braver les troupes anglaises du haut de la montagne sur laquelle il s'est retranché. Tout récemment des pourparlers ont eu lieu entre Morosi et le secrétaire des colonies qui exige la reddition du rebelle sans conditions. Celui-ci ne voulant pas se soumettre, les hostilités ont recommencé. Mais la lutte ne peut se terminer que par la chute de Morosi; il succombera tôt ou tard à la fatigue ou à la faim.

Chez les Bassoutos également, un agent de la Société des missions évangéliques de Paris, M. Germond, a fondé à Thabana Moréna

une école industrielle intéressante. Après de longs et persévérants essais cette institution semble se consolider. En effet, le parlement colonial ayant voté une somme annuelle de 7500 fr. pour l'établissement d'une école manuelle dans le Lessouto, les directeurs de celle de Thabana-Moréna ont réclamé cette subvention en sa faveur, et, bien qu'une réponse définitive n'ait pas encore été donnée, les négociations sont en bonne voie. Le gouvernement préférerait toutefois un autre emplacement, où il donnerait à la Société des missions le terrain et tous les bâtiments nécessaires.

On a beaucoup de peine à obtenir des indigènes qu'ils s'astreignent aux lenteurs d'un apprentissage. « A l'origine de l'école, dit M. Germond, il se présenta cependant des postulants, mais sitôt venus, sitôt partis. L'un voulait tout apprendre : faire des fenêtres, coudre des habits, forger le fer et tricoter des bas ; son zèle était à la hauteur des circonstances : il en eut pour trois semaines. L'autre se donnait vacances sitôt qu'il lui en prenait envie, etc. Le 20 juillet 1878, l'école réorganisée s'est ouverte de nouveau avec onze élèves et des chances sérieuses de succès. Les apprentis ont huit heures de travail à l'atelier et deux heures de leçons le soir. Leur conduite pendant la première année a toujours été bonne. Leurs progrès sont réels ; pour pouvoir bien les apprécier, il faut savoir par expérience combien il est difficile d'amener un Mossouto à savoir distinguer ce qui est droit de ce qui est tortu. La menuiserie a été surtout enseignée, mais nos jeunes gens ont appris en outre à manier assez bien le marteau et la truelle. Une forge a été installée. »

Dans la ville du Cap, où nous relâchons, on nous parle de deux voyageurs anglais, qui viennent d'en partir pour une exploration originale. MM. C. F. H. Bagot et H. E. C. Beaver se proposent de faire un relevé topographique des pays compris entre le Zambèze au Sud et les lacs Albert et Victoria, c'est-à-dire le bassin du Nil, au Nord. Ils estiment qu'il leur faut au moins deux ans pour cela, — nous le croyons sans peine, — et une somme de 3 à 4000 livres sterling. Le *Cape Argus*, auquel nous empruntons ces informations, nous apprend en outre que MM. Bagot et Beaver comptent voyager en wagon, comme cela se pratique dans l'Afrique australe ; mais il est à craindre que ce mode de transport ne devienne bien gênant pour eux au delà du Zambèze et même avant. Quant à l'espoir de dresser une carte *générale et complète* des immenses territoires qu'ils comptent parcourir, il nous paraît singulièrement chimérique, et les amis de la géographie doivent se contenter de leur sou-

haïter d'atteindre heureusement Le Caire, après avoir traversé le continent dans toute sa longueur.

En remontant vers le Nord, le long du rivage de l'Atlantique, nous voyons pour la première fois le pavillon anglais flotter sur toute la Cimbébasie, entre le fleuve Orange et le Cunéné, c'est-à-dire sur la zone qui séparait la colonie du Cap des possessions portugaises, et qui n'embrasse pas moins de douze degrés de latitude. Cette extension de la domination britannique est en effet toute récente. Les indigènes Damaras ou Héréros, Afrikanirs et Namaquas, ont eux-mêmes imploré le protectorat de l'Angleterre dès 1872, pour mettre un terme à leurs guerres intestines ; toutefois ce n'est que depuis peu qu'un gouverneur s'est installé chez eux. La population noire, que l'on évalue à 118,000 habitants, est essentiellement pastorale. Ce sont des hommes doux et hospitaliers, parmi lesquels les missionnaires européens ont déjà introduit une demi-civilisation ; les blancs au nombre de 150 environ, sont pour la plupart d'intrépides chasseurs, qui vivent dans leur wagon ; ils voyagent ainsi, accompagnés d'une grande troupe d'indigènes et d'une meute de chiens.

Plus modestes ont été les allures de M. Mitchison, envoyé en Afrique par l'Université de Leipzig. Il a suivi la côte occidentale, du Sénégal à Mossamédès, tantôt par terre, tantôt par mer, puis il s'est enfoncé dans l'intérieur jusqu'à Ondonga, capitale de l'Orango, sur les bords du Cunéné. De là il a atteint l'Omarourou dans le Damaraland, d'où il a gagné Walfish Bay le 5 décembre 1878. M. Mitchison, dit le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, est le premier explorateur qui ait fait seul, à pied, l'itinéraire de Mossamédès à Walfish Bay, par les montagnes d'Houilla et du Damara. Il représente le Cunéné comme un fleuve considérable, dont les crues inondent les plaines voisines ; ses eaux sont peuplées d'alligators, et ses rives ombragées d'épaisses forêts. Dans ces forêts se sont réfugiés les grands animaux traqués par les chasseurs du Damara.

Stanley continue à ne pas divulguer les détails de son voyage sur le Congo, contrairement à l'habitude de ses émules, qui saisissent d'ordinaire toutes les occasions de faire parvenir de leurs nouvelles au nombreux public qui s'intéresse à leurs exploits. Il pense sans doute que « le Continent mystérieux, » ainsi qu'il nomme l'Afrique, veut des explorateurs non moins mystérieux. On a cependant une lettre de lui adressée non comme on pourrait le croire à l'Association internationale qui le soutient, mais au *Daily Telegraph*. Dans ce message, le célèbre voyageur

se montre très sobre de détails sur ses faits et gestes, mais il dévoile un point important de ses instructions : c'est qu'il lui a été recommandé de ne pas user de violence et de se retirer pour chercher un autre champ d'action, partout où les indigènes le repousseront. « Nous avons des ressources abondantes, écrit-il, et nous achèterons l'air lui-même si on nous le demande, plutôt que d'avoir recours à la force. L'expérience d'une année montrera ce que l'on peut attendre de ce nouveau système. » On sait que ce n'est point ainsi qu'a procédé Stanley dans son précédent voyage, pendant lequel il s'est frayé fréquemment un passage de vive force. Carlo Piaggia et bien d'autres considèrent cette attitude belliqueuse comme propre à rendre les nègres pour longtemps hostiles aux blancs, tandis qu'il ne manque pas de sauvages qui, pris par la douceur, se montrent accessibles à la civilisation.

Témoin par exemple S. M. le roi de Dexès, au Gabon, qui tout dernièrement a écrit à la Société d'anthropologie de Paris une lettre autographe, qu'il a signée « Felix Denis Rapontyabon, roi, » en lui envoyant le squelette et la peau d'un gorille. Ce chef a reçu une bonne éducation à la mission française, professe les meilleurs sentiments pour les Européens et se montre admirateur dévoué des sciences.

Du Gabon passons à la Sénégambie où il semble que les relations commerciales des comptoirs, depuis longtemps établis sur la côte, se propagent bien lentement vers l'intérieur, et que les connaissances géographiques demeurent relativement stationnaires.

Il vient pourtant de s'y faire une découverte importante, qui est un véritable événement géographique. Nous voulons parler de la reconnaissance des trois sources du Niger, dans les monts de Kong. C'est le *Journal du commerce maritime et des colonies* qui nous en a apporté le premier la nouvelle, d'après une dépêche arrivée à Marseille le 12 novembre. Cette découverte, au sujet de laquelle les détails manquent encore, est due à deux Français, MM. Zweifel et Moustier, habitués par un long séjour au climat meurtrier du pays et à la manière de traiter les indigènes. La maison Verminck de Marseille les avait envoyés de Sierra Leone à la recherche des sources du grand fleuve, en remontant le cours de la Rokelle.

Le *West African Reporter* prétend qu'à Sierra Leone, sur 100 habitants 99 ne connaissent aucunement l'intérieur. Malgré les nombreuses rivières qui arrosent cette partie de l'Afrique, les communications entre l'Atlantique et le Haut Niger sont encore à peu près nulles. L'importance

d'une voie commerciale dans cette direction se fait sentir tous les jours davantage, et les tentatives se multiplient pour la trouver.

C'est ainsi qu'à Sierra Leone il vient de se former une Société, sous les auspices du gouverneur Rowe, pour envoyer une expédition qui explorera l'intérieur du pays, en s'occupant surtout de la possibilité d'y étendre les cultures.

D'autre part M. Frédéric Speer, vient de revenir en Angleterre, après deux années d'exploration sur la Gambie, où il s'est avancé plus qu'aucun de ses devanciers. Il croit que le sultan de Segou, Ahmadou, nouerait volontiers des relations commerciales avec les négociants de Bathurst, et les verrait venir chez lui avec plaisir. Il annonce que des marchands indigènes ont traversé de Timbouctou à Sierra Leone, et ont paru surpris que les Anglais ne fussent pas encore entrés en relations d'affaires avec leur pays.

De son côté le capitaine sarde Battista Pellaghi, vient de remonter le premier le fleuve Saloum, affluent du Sénégal supérieur. Il a poussé jusqu'à la ville de Kaolak, habitée par une tribu sauvage, dont le roi a offert au voyageur de très beaux présents en témoignage de sa sympathie.

Enfin le moment approche où M. Soleillet reprendra le cours de ses recherches. Il s'embarquera le 20 décembre à Bordeaux pour le Sénégal, d'où il se propose de gagner Timbouctou et l'Algérie.

Disons, à propos du Sénégal, que cette année la chaleur y a été excessive et qu'il y a eu beaucoup de maladies; les pluies y ont été très abondantes. Le chemin de fer de Saint-Louis à Dakar va se faire, dit-on, la somme nécessaire devant être prochainement votée par la Chambre. Dans l'intérieur on commence la route de Médine à Bafoulabé, où l'on construit le dernier poste avancé.

A moitié chemin entre St-Louis et Gibraltar, nous sommes témoins des grandes inondations qui dévastent les Canaries, où il y a des personnes noyées et des pertes matérielles considérables. Puis nous regagnons l'Europe, prêts à recommencer notre tournée dans un mois, s'il plaît à Dieu.

Pillage de la caravane Martini. Nous avons annoncé, il y a trois mois (N° 3, p. 47), le pillage par les Issahs Saumalis de la caravane du voyageur Martini, mais c'est aujourd'hui seulement que nous en connaissons les détails par une lettre du comte Antonelli, l'un des membres de l'expédition, dont voici quelques extraits, d'après le *Giornale delle colonie*.

« Le soir du 9 juillet, après le départ simulé que nous fit faire l'émir de Zeila, pour se libérer de la surveillance d'un bâtiment de guerre italien, voyant que la caravane était empêchée de partir par la faiblesse des chameaux, empoisonnés par un pâturage malsain, je proposai à Martini de m'envoyer comme courrier au Choa, pour informer le roi de ce qui était arrivé et lui demander un bon renfort, s'il voulait que les armes et les présents lui parvinssent. Martini y consentit. Le matin du 10 je partis donc du camp de Tokoscia avec Giulietti. Nous n'avions avec nous que 5 soldats abyssins, 3 mulets et 5 chameaux. Martini m'avait remis des lettres pour le roi et pour Mgr Massaia.

« Six jours après nous arrivâmes à Abasuin, station d'eau fréquentée par toutes les caravanes dirigées sur l'Harrar et l'Abyssinie, distante de Zeila de 90 kilomètres. Le lendemain de notre arrivée Martini nous informa, par une lettre datée du 14, qu'ayant réorganisé la caravane, il partirait le lendemain de Tokoscia et que nous devions l'attendre à Ambos. Nous répondîmes de suite qu'ayant reçu sa lettre plus loin, à Abasuin, nous le priions de nous faire savoir si nous devions rétrograder ou l'attendre. Le jour d'après, autre lettre de Martini; celle-ci était datée d'Ambos, le 16 : « Je vous ai dit de m'attendre, écrivait-il, attendez-moi donc; votre mission est désormais inutile; demain je partirai d'Ambos. » Quatre jours se passèrent et rien n'arriva. Le matin du 22, Giulietti et un serviteur abyssin partirent pour connaître la cause du retard de la caravane de Martini, qui aurait dû arriver à Abasuin le 19 ou le 20. Je restai à la garde des bagages, chameaux et mulets, avec deux Abyssins seulement. J'étais extrêmement vexé de la fausse position dans laquelle je me trouvais, et de cette longue halte, chose toujours dangereuse. La pensée pourtant d'être sur le territoire égyptien et sous la responsabilité d'Abou-Baker éloignait toute idée d'un péril prochain.

« Le 22 après midi, tandis que j'étais occupé à me jeter de l'eau sur la tête et sur les épaules, je fus assailli de toute part. J'essayai de me dégager mais inutilement. J'appelai l'Abyssin que j'avais mis de garde cinq minutes auparavant, mais mon cri fut arrêté par une corde serrée au cou, et, accablé par la force de mes agresseurs, je tombai à terre où je fus étroitement garrotté. Je reconnus de suite que j'étais au pouvoir des Saumalis, à la tête desquels était un des chameliers qui m'avaient été donnés par le fils d'Abou-Baker. Je vis le camp envahi par une centaine d'Issahs qui, avec des cris de joie, se partageaient nos provisions en brisant les caisses. On avait donné aux femmes leur part en biscuits, mais leurs cris de damnés et la vivacité de leurs gestes

montraient qu'elles n'étaient pas contentes de leur lot. Tout cela se passait sous mes yeux, avec un bacchanal et un fracas sans pareil. Deux fois un Issah leva sa lance pour me tuer, mais il fut retenu par ses compagnons. Après le soleil couché, la camp était désert; on entendait à une grande distance les cris des pillards. Un vieux Issah vint alors discrètement me libérer, me fit signe de m'échapper au plus vite et de ne pas me laisser voir. Je retrouvai les Abyssins qui avaient été de même délivrés par le vieillard; je leur ordonnai de partir avec moi pour Ambos. Je ne pus sauver du bagage que les dessins et cartes de Giulietti et les lettres de Martini. Après une véritable course de onze heures, souffrant horriblement du manque d'eau et de blessures aux bras et aux jambes, nous arrivâmes à Ambos, où je sus que Martini nous avait expédié une lettre de rappel, parce qu'il avait accordé à Abou-Baker 45 jours pour renforcer la caravane de bons chameaux. Je sus aussi qu'il avait expédié un courrier au Choa. J'appelai le drogman du roi Ménélick, je lui fis constater le manque de courage des soldats abyssins, spécialement de celui que j'avais mis de garde, et qui se disculpa en alléguant la rapidité de l'attaque qui ne lui avait pas laissé le temps de faire feu.

« Au moment où j'écris, le 15 octobre, tout est prêt pour le départ de demain. Les chameaux sont chargés, il ne manque rien. La caravane se compose de 4 Italiens, un négociant français, 34 soldats abyssins, 34 Issahs Saumalis, 16 Danakils, 10 soldats arabes donnés par le pacha pour escorte jusqu'à Arué, 135 chameaux et 14 mulets. »

Projet d'une mission au Bihé. Au printemps de cette année, le *Prudential Committee* des missions étrangères américaines décidait d'envoyer en Angleterre et sur le continent européen, quelques personnes bien qualifiées, pour recueillir auprès des Sociétés de missions et de géographie toutes les informations possibles sur les points accessibles de l'Afrique, sur les meilleurs moyens d'atteindre l'intérieur et sur les détails d'organisation d'une mission. Le *Missionary Herald* de novembre renferme un rapport remarquable de M. J. O. Means, l'un de ces délégués. Après une description animée du pays et de ses habitants, et un exposé des œuvres actuellement poursuivies par les Sociétés missionnaires, le rapporteur communique les résultats de l'enquête, sur les régions de l'Afrique centrale où le besoin d'une mission se fait le plus sentir et où l'on aurait le plus de chances de succès.

Les sociétés et les explorateurs consultés en ont proposé huit, que M. Means passe successivement en revue. Ce sont : 1. le Congo supé-

rieur; 2. la région de la Dana et du Kénia; 3. le pays des Monbottous et celui des Niam-Niams au N. et à l'O. de l'Albert-Nyanza; 4. le territoire qui s'étend entre les lacs Nyassa et Tanganyika; 5. le mont Gorongoso au S. du Zambèze, non loin de l'Océan; 6. la vallée des Barotsés; 7. les régions concédées par le gouvernement portugais à M. Paiva d'Andrada sur le Zambèze; 8. le territoire du Bihé et de la Coanza à l'est de Benguéla, par 13° lat. S. et 14° long. E. de Paris. Les avantages et les inconvénients que peuvent présenter les sept premières régions sont examinés avec soin; puis, M. Means fait valoir, à l'appui du choix du Bihé, les considérations suivantes. D'après les renseignements de Cameron et de Serpa Pinto, le pays est très salubre. En outre, les États du roi de Bihé forment un grand territoire compact; sa capitale est la plus grande ville que Cameron ait vue en traversant le continent, et cependant il avait passé par Mpwapwa, Oudjidji et Nyangwé. Jusqu'ici la barbarie, dans l'Afrique centrale, a été attaquée par l'Orient; il faut chercher à l'atteindre aussi par l'Occident. Par le Benguéla on peut pénétrer dans une contrée où aucune Société ne travaille. Le Bihé semble être un des points les meilleurs pour gagner les États de l'intérieur. Enfin la Coanza a un service régulier de vapeurs. Le D^r Nachtigal insiste beaucoup pour l'établissement d'une mission chrétienne dans le bassin de cette rivière.

Les personnes désignées par les représentants de l'œuvre des missions pour examiner le rapport de M. Means, ont émis sur le choix du Bihé un avis favorable, motivé par la nécessité de s'établir dans cette région avant que les trafiquants européens y aient apporté leurs vices, et par les devoirs particuliers de l'Amérique envers l'Afrique, au point de vue de l'évangélisation. Pendant les siècles qu'a duré l'esclavage, a dit M. Goodwin, c'est à l'Afrique que l'Amérique a dû ses richesses. Si les vaisseaux négriers ont traversé l'Océan au profit de l'Amérique, celle-ci doit maintenant envoyer en Afrique des navires chargés de Bibles et de missionnaires. De plus, si le champ proposé était adopté, il permettrait d'appuyer les autres missions et d'obtenir leur coopération. Enfin la densité de la population et ses rapports avec les autres tribus de l'intérieur seraient favorables à une diffusion rapide de l'Évangile dans les pays au delà de la Coanza.

Pour ces motifs les conclusions du rapport ont été appuyées, et l'on a demandé que les recherches commencées fussent continuées, avec la ferme intention d'établir la mission proposée le plus promptement possible.
